Document generated on 06/05/2025 8:56 a.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

Le secret

Rachelle Renaud

Number 43, Fall 1995

URI: https://id.erudit.org/iderudit/4490ac

See table of contents

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Renaud, R. (1995). Le secret. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (43), 39–46.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 1995

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Le secret

Rachelle Renaud

Il y en a qui disent que l'amour, ça se fait dans la tête. Ce qui n'est pas loin de la vérité.

Fillette, j'étais incapable de cacher un secret à ma mère. Atteinte d'une lâcheté, d'une mollesse à en faire rougir, je ne savais pas qu'un secret, c'était sacré.

Plus tard, j'ai compris : personne n'osait toucher à mon journal intime, personne n'avait le droit de pénétrer dans ma chambre, où veillait un ange, déguisé en bénitier. C'est moi qui m'occupais de mon linge sale, des moutons qui s'attroupaient sous le lit. Je griffonnais des dessins, des poèmes à la chandelle, je me caressais les seins naissants de beaux gestes doux. La nuit, je me frottais les yeux jusqu'à ce que jaillisse un kaléidoscope de formes et de couleurs. Parfois, je me frottais ailleurs aussi, je suivais la courbe de mon épaule, le miracle de mes poignets, de mes chevilles, je me polissais comme si j'étais une pierre précieuse. Mon corps brillait dans la noirceur, tout comme mon bel ange en plastique au-dessus de ma tête. Mon ange, lui, ne souriait pas : il reconnaissait le sérieux de mes trouvailles. Seul et unique témoin de ma joie, il ne pleurait pas non plus. Une joie à la fois charnelle et spirituelle, une joie délimitée par les confins de mon corps, mais dépassant les bornes, sautant la clôture, tout comme mes moutons pas sages qui faisaient à leur tête, menaçant à tout moment de sortir d'en dessous du lit pour faire des périples mirobolants et mirifiques jusqu'au bout du monde. Je n'en dis mot à personne.

Mais quand j'étais habillée de mes trois ans, je racontais tout. Vraiment tout. Par exemple, l'histoire des cailloux. Étant jeune, je m'empiffrais de cailloux. De petits cailloux lisses

comme la peau. Je ne pouvais pas les mâcher, ça grinçait au contact de mes dents, ça me donnait des frissons. Alors, je les suçais, j'aimais leur goût de sel et de soleil, leur dureté qui n'en finissait plus. Après, longtemps après, je les avalais tout ronds.

Évidemment je l'ai dit à maman. Et puis, elle me l'a défendu, m'expliquant que les cailloux, cela ne se digère pas, que ceux-ci pouvaient même se ramasser dans un petit ver attaché à un tube de mon système digestif, que j'en souffrirais, que je ferais une appendicite, que je finirais à l'hô-pi-tal, qu'on aurait à me couper le ven-tre. Je trouvais cela beau, je m'imaginais perdue au fond d'un vaste lit tout blanc, blanc comme le sable du désert du Petit Prince. J'étais bien, je n'étais pas du tout perdue, mon oasis était là, sa circonférence tracée par une rangée de cailloux roses.

Lorsque j'ai raconté tout cela à ma mère, elle s'affola. Me dit que j'étais fofolle, que je ne comprenais rien de rien, que si je continuais à faire à ma tête, un jour, il m'arriverait un malheur. Elle eut raison.

Je continuai à avaler mes cailloux, j'en gardais toujours en réserve au fond de ma poche. La nuit, j'en sortais un, un seul. Je le caressais de ma langue ; du bout du doigt, je traçais sa forme sur mon ventre. Si je découvrais que le caillou était rond comme mon nombril, je le crachais vite dans ma main, je le mettais là dans mon orifice ouaté. Après, jusqu'à épuisement, je le suçais, me délectant de ce goût de sel. Souvent j'avais juste le temps de l'avaler avant de me trouver dans le pays sablonneux des rêves.

Les explorations de ma cartographie m'ont menée loin. Mais je fis le grand saut, je franchis le Rubicon, grâce à la hardiesse d'une copine qui s'appelait Cindy Burns. Quand j'y pense, son nom annonçait déjà la catastrophe.

On jouait au docteur. Nous étions quatre : moi, Cindy, Michelle qui habitait un quartier lointain et qui était régulièrement en visite chez nous, ainsi que ma petite sœur Suzanne. Cindy posait « des pilules », c'est-à-dire des cailloux, dans les plis de nos vulves. Tout doucement, doucement. Ensuite, elle fermait le trou de ses mains habiles. Coites, on ne savait pas se

défendre, on se pliait à ses directives de grande de dix ans. Quand je rentrais en fin d'après-midi, je n'étais plus la même. J'insistais pour qu'on laisse le caillou dans mon beau trou rose. J'en étais ravie : avant je me promenais un caillou à la bouche, là je portais le trésor entre les cuisses.

Le lendemain vint la médecine dite douce, c'est-à-dire la séance du massage. Pour guérir nos belles lèvres roses de leurs « égratignures ». Les deux petites, sous l'effet d'une crise de pudeur, refusèrent le traitement. Elles tournèrent les yeux vers le ciel, affichant l'expression de vierges offensées qu'on trouve sur les images saintes. Ce qui ne les empêcha pas de rester plantées là à observer de près l'intervention pratiquée sur moi, martyre prête à tout subir pour gagner la palme.

Ah, le bonheur des doigts de Cindy, le sérieux de son visage, tout absorbé par sa tâche. Sa peau transparente saupoudrée de taches de rousseur. Le pli qui naissait entre ses sourcils. Sa gêne soudaine devant mon émoi. Je me tortillais comme un ver de terre. Les petites se sauvèrent, allèrent tout raconter à maman ahurie. On n'alla plus jamais chez Cindy ; dorénavant elle dut venir nous rendre visite chez nous, sous l'œil vigilant de ma mère.

Mais malgré le chien de garde, j'avais découvert que le feu sacré, c'était au niveau des fesses qu'on le trouvait. Et qu'au fond du volcan, au beau milieu du cratère, veillait un caillou en attente de la prochaine éclosion. Entre-temps, je cultivais les plaisirs des autres orifices de mon corps, c'est-à-dire de ceux qui se trouvent dans la tête ; je ne comptais pas, dans mon enthousiasme, perdre la mienne. J'étais retombée en enfance. Je pris la clé des champs, je partis à la découverte de mon corps.

Je me chatouillais les narines d'une plume d'oiseau, d'un brin d'herbe, de tout ce qui me tombait sous la main qui risquait de me faire frissonner. J'effritais des feuilles mortes au creux de mon oreille, ce qui avait l'effet d'un tremblement de terre. Cela me donnait la chair de poule, c'était délicieux. Mais ce fut surtout à l'endroit de la cavité buccale que je vécus mes instants de plaisir le plus vif. Ce qui me servit plus tard, comme de raison.

42

Comme toutes les gamines de mon âge, je raffolais de la crème glacée. À cette époque-là on n'avait pas l'embarras du choix; j'optais pour la crème glacée à la vanille. Je faisais exprès pour me barbouiller avec, ma petite sœur aussi, pour qu'on puisse ensuite se lécher le visage chacune son tour. Cela donnait un joli goût de sel et de sucre. Par après, pour que je retrouve le sucre tout pur et écœurant, je trempais lascivement le bout de la langue dans le fond du cornet. Il fallait faire vite, tout fondait et coulait partout, le cornet était sur le point de disparaître, lèche, mords, lèche, mords, ma langue y allait à un rythme diabolique, ensuite il n'y avait plus rien, j'avais donné le dernier coup de dents.

J'avais de belles dents. Il ne faut pas se fier à cette photo prise en robe de première communion où mon oncle Roger m'a fait rire comme une folle. Par exprès. Pour que je perde pied, pour que je cesse de projeter l'image d'une sainte nitouche. Pour que je montre ma gencive supérieure dégarnie.

Mes belles dents de lait, c'était du passé. J'étais maniaque des bonbons durs de Noël, malheureusement en vente à longueur d'année chez un dépanneur du coin. Il les vendait deux sous dans de minuscules sacs bruns que j'aurais voulu garder pour ranger mes affaires, mais il fallait les cacher de ma mère. Au temps des fêtes, elle m'avertissait : il ne fallait pas croquer les bonbons durs, je pourrais me casser une dent. Alors je les suçais, comme jadis je suçais les cailloux.

Mes nombreuses caries étaient le résultat non seulement de ma gourmandise, mais aussi d'un heureux hasard. Car mon grand-père maternel était vendeur de *pinottes* et de bonbons. Nous les jeunes, on n'avait pas à se contenter des gros bols de noix et de bonbons qui trônaient aux deux bouts du piano. Sous nos pieds, sous le tapis bourgogne, sous les planches de bois, gisait une mine d'or. Car au fin fond de la cave, de grosses chaudières en étain contenaient un trésor. Sous les couvercles bien scellés, respirait le fruit défendu. Son parfum fatal nous chatouillait déjà les narines; on ne tenait plus en place, on se tirait les cheveux, on crachait sur nos souliers en cuir verni pour les

polir, on s'agitait comme des chenilles en feu. Ma mère envoya Suzanne vite faire pipi avant qu'elle ne pisse sur le beau tapis de Mémé. Dès que les adultes se mettaient à chanter à tue-tête, debout autour du piano, nous tentions notre chance, nous sortions pianissimo pour nous remplir le ventre de beaux bonbons durs. Ce qui explique en partie pourquoi mes dents auraient pu ressembler au clavier du piano de Grand-mère, aux touches noires et jaune ivoire.

Ce ne fut pas le cas, grâce au dévouement de mes parents. Tout au cours de mon adolescence, j'avais de fréquents rendez-vous chez le dentiste. Très fréquents. Cela a dû coûter une fortune. Et moi aussi, j'ai payé cher mes péchés d'enfance. Je suis restée des heures durant dans le fauteuil du dentiste, la bouche béante, les muscles de la mâchoire tendus comme une corde. Les piqûres faisaient très mal, la vrille me mettait hors des gonds. Mais je me retenais, je faisais la grande fille.

Un jour où le docteur Thériault se penchait au-dessus de ma cavité buccale, je fus surprise de voir la sueur perler sur son front, je fus soudainement inondée des relents de son odeur d'homme angoissé. Je commençai à songer à ce que cela devait être, le métier de dentiste. Je n'y vis que l'horreur : des scènes déchirantes défilèrent devant moi, j'entendis des hurlements de mort, je vis des patients hystériques, les yeux exorbités, collés au fauteuil, criant leur refus. La piqûre qui me perçait les membranes de la bouche me rappela où j'étais. Il fallait tout de même me calmer ; j'avais au moins deux heures devant moi à rester assise sur mes fesses déjà endolories, la bouche ouverte comme une porte de grange.

Alors, j'ai fait une découverte qui a marqué ma vie. Pour passer le temps, j'ai commencé à faire le répertoire minutieux de gestes érotiques qui auraient rapport à l'orifice par excellence de la boîte du crâne, la bouche. J'avais retrouvé l'émerveillement de jadis, épicé de ma sensualité de jeune femme en éveil.

En établissant l'itinéraire érotique de la bouche, je ne me suis pas limitée aux seuls moments de passion où des amants

pourraient s'échanger leur salive toute chaude, par exemple. Ni au *french kiss* que plus tard je dus carrément apprendre à mes partenaires, car peu d'hommes le maîtrisent bien, prenant leur langue, trop raide et tendue, pour l'autre organe de pénétration. Ayant vécu mon adolescence durant les années cinquante, je ne connaissais rien non plus des délices du sexe oral. Alors, je me contentai de faire l'inventaire des lèchements.

Les lèchements, je me suis dit, c'est un acte à la fois animal et enfantin. Depuis notre naissance, on lèche et on suce tout. Le mamelon de notre mère. Le pouce de notre père. Nos propres poings fermés. Nos doigts ouverts. Cette idée me trottait par la tête au moment précis où le docteur Thériault fourrait les doigts dans ma bouche pour ajuster un moule en métal... Et la langue, ah la langue, cet organe explorateur ayant plusieurs sortes de papilles gustatives, à la fois doué d'une souplesse, d'une élasticité remarquables. Somme toute, le champ des possibilités était délirant.

Primo, il fallait explorer toutes les membranes buccales du bout de la langue. Prenons le palais. Lui, c'est un grand enfant, il se gave sans honte des moindres plaisirs, les amplifie à sa guise et fait le fou. Il ne le cache pas, il adore les chatouillements, les frôlements, les traînées de langue au ralenti. À cause de son petit côté égoïste, ce qu'il ne tolère pas, c'est l'oubli.

Ensuite, viennent les parois de la bouche, ces tissus humides à la recherche désespérée du toucher d'un amant averti. Rien comme un petit tour de langue pour savoir qu'on existe pour de vrai. Qu'on n'est pas ignoré de tous, qu'il y a quelqu'un qui a le goût de se promener, disons, en coulisse. Pourquoi pas y laisser des traces, y inscrire quelques arabesques, la date, l'heure, la première lettre de son nom ?

Et les dents, comment oublier ces petites merveilles, qui font la beauté du carnivore, qui expriment ses moments de gloire et de désarroi ? Si tu aimes quelqu'un à la folie, comment ne pas caresser ses vestiges de défense du bout de la langue ? Un amant assidu découvre peu à peu la vraie poésie, celle qui réside

dans le contact. Au-delà des mots. Après quelques tours exploratoires de la bouche de l'autre, il comprendra comment s'y prendre. Comment il faut taquiner les incisives, jouer au chat et à la souris avec les canines. Comment il faut se laisser aller, se reposer de tout son long dans les cratères des molaires. Et ensuite se retirer lentement de la caverne obscure, mais tout en donnant un dernier petit coup de langue provocateur à la racine des dents, surtout à l'intérieur, le long du palais.

Et comme finale, revenir, se tourner à l'envers pour reposer la langue dans toute sa longueur, dans toute sa langueur, sur celle de l'autre. Cela, c'est la cerise sur le gâteau.

Mais l'acte d'amour buccal ne finit pas là. Il y a des lèvres qui, après un tel tâtonnement à l'intérieur, ne répondraient plus d'elles. Elles seraient prêtes à tout gober d'un coup. Pour les calmer un peu, il faudrait les lécher tendrement, n'oubliant surtout pas la commissure des lèvres. Car ce pli d'apparence innocente est doué d'une sensibilité érogène qui rappelle celle de la vulve ou de l'aréole des seins chez la femme, du pénis et des testicules chez l'homme.

Je sursautai. Le docteur Thériault, atteint d'un accès de toux, s'éloigna brusquement du fauteuil. Il s'essuya le front en sueur, ensuite la nuque et le visage, de son mouchoir blanc comme neige. Avant de se rapprocher de moi, il se frotta presque violemment les lèvres d'un coin du mouchoir. Il se lécha les lèvres et, en plein soupir, me fit un clin d'œil. Pour ensuite rougir comme une tomate. Ce qui éveilla chez moi une certaine confusion, ainsi qu'une délicieuse, une vertigineuse sensation à la commissure de mes lèvres. Il toussota, se racla bruyamment la gorge.

— Ma fille, t'es pas mal chanceuse !

— ... Ah oui ?

— Oui, j'ai failli te... En tout cas, j'ai décidé, euh, d'y mettre plutôt un plombage. On verra bien si je vais tenir, c'est-à-dire si le *plombage* va tenir.

— Euh, ben oui... vous parlez de *ma dent*... euh... oui, je vois. Merci, docteur.

— Ma fille, t'as passé pas mal proche cette fois-ci, mais heureusement t'as encore toutes tes dents.

Et toute ma tête, me suis-je dit, en lui souriant gentiment. Il y a des secrets qu'on porte en soi, qu'on aurait parfois envie de partager.

XYZ
La revue de la nouvelle

Nouvelles chinoises

abonnement : 1 an / 4 numéros : 10 $

Cette offre spéciale prend fin le 31 décembre 1995.

43

Nom

Adresse Ville

Code postal Tél.

Ci-joint: ❑ chèque ❑ mandat postal

❑ MasterCard ❑ VISA

N° exp.

Signature

1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone : 514.525.21.70 • Télécopieur : 514.525.75.37